

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numéro 24

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

72.801

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an.	Six mois.
3'	1' 75

INSERTIONS :

Annonces...	75 ^c la ligne.
Réclames...	1' —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).



Périgueux, le 16 Janvier 1887.

M. Lucien MILLEVOYE.

*Brillant et fécond presateur,
Doné d'une ardeur sans limite,
Très noblement du doux chanteur
De l'amoureuse Sulamite
Il porte le nom glorieux;
Et, pour draper son énergie,
Du poète de l'Éléjic
Il a le tour harmonieux.*

*Plébiscitaire et patriote,
La foi respire en ses écrits.
Il défend — tâche vraiment haute ! —
Les opprimés et les proscrits.
C'est un champion redoutable
À ses adversaires gagés ;
Et, par sa plume infatigable,
Le Peuple et ses droits sont vengés.*

*Cet écrivain a pour tribune
Quarante journaux à la fois ;
Sa verve puissante importune
Ceux dont nous subissons les lois...
C'est l'Apôtre à la voix sonore
Et dont les accents convaincus
Déjà font entrevoir l'aurore
Du prochain triomphe aux vaincus !*

*S'il lui plaît de changer d'arène,
On verra ce vaillant lutteur,
Soudain, sans apprêts et sans peine,
Se transformer en orateur.
Sa parole aux notes vibrantes,
Retentissant dans un débat,
Fait, sur les feules frémissantes,
L'effet d'un clairon de combat !*

ZIG.

Ah ! les Périgourdines, quel goût !

— Pardon, mesdames, ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est Cireyjol.

— Cireyjol ?

— Oui ! Cireyjol, ce grand diable de cinq pieds huit pouces qu'on voyait autrefois à Périgueux venir placer ses vins, car Cireyjol est propriétaire aux environs de Bergerac, mais qui, hélas ! vient moins souvent aujourd'hui, ou plutôt ne vient plus du tout, à cause du phylloxéra... et d'une petite déconvenue que je vais vous raconter... Cireyjol, le plus criard, le plus exubérant, le plus satisfait de soi-même que puissent renfermer les cinq arrondissements de la Dordogne.

Mais vous le connaîtrez mieux par le récit que je vais vous faire d'un dîner auquel il s'était invité, car il était sans gêne, Cireyjol ; toutefois, on peut l'excuser en ce sens qu'il était amoureux. C'était chez les Nisson ; Cireyjol était amoureux de leur fille, et aussi de la dot de la fille, bien entendu.

Il venait d'être introduit dans le salon, un peu avant de se mettre à table, quand il se trouva en face d'Henri Monneret, son ancien condisciple au collège de Bergerac, dont la présence l'étonna et même le contraria bien quelque peu, car il soupçonnait un rival.

— Monneret ! toi ici ! s'écria Cireyjol avec son accent du terroir, c'est-à-dire fortement empreint de l'habitude du patois.

— Toi aussi, Cireyjol, à ce que je vois !

— Oh ! moi, je viens faire goûter mon vin à M. Nisson... c'était convenu entre nous... Mais toi ?

— Je suis à Périgueux... pour affaires, répondit le jeune homme un peu embarrassé.

Chacun de son côté réfléchissait.

— Ce petit homme aurait-il des vues sur elle ? se demandait Cireyjol. — Hum ! pour affaires... Ça me paraît suspect...

— Ce grand imbécile se serait-il épris de Mlle Paule ? faisait à son tour Monneret.

— Ah ! quoique ce soit un s'avant, continuait Cireyjol, je ne le crains pas ; j'en ai battu plus d'un qui levaient bien !

Le fait est que Cireyjol avait, dans son canton de Bergerac, une clientèle de jeunes femmes qui admiraient sa haute taille, ses larges épaules et son teint fleuri ; mais Monneret ne déplaisait pas non plus ; toutefois, c'était dans

une tout autre classe de personnes. Sa jolie tournure, son esprit et ses manières distinguées étaient remarqués, et les femmes en faisaient du cas.

Cependant, on était à peine à table que Cireyjol était revenu de son premier mouvement de contrariété, et se trouvait prêt à lutter contre la rivalité de Monneret, si rivalité il y avait. Il restait attentif à ce que faisaient Monneret et la fille de la maison. Il entendit Mlle Paule et le jeune homme parler du dernier roman d'Octave Feuillet :

— Les voilà lancés dans les romans... se dit-il. Nous allons nous amuser... Alexandre Dumas, Georges Ohnet, Octave Feuillet, toute la séquelle va y passer... Té ! il faut que je blague ces lecteurs de romans...

Et prenant alors Monneret à partie, il l'apostropha ainsi, d'un ton de curiosité qu'il voulut rendre malicieuse :

— Est-ce que tu fais toujours des vers, Monneret ?

Verses ; c'est ainsi que Cireyjol prononçait, malgré ce que lui en avaient dit ses professeurs de Bergerac.

— J'en fais quelquefois... Et toi ?

— Oh ! moi, tu sais, je n'ai pas assez d'esprit...

Et dans cette modestie apparente, Cireyjol croyait mettre un mordant qui serait apprécié de la jeune personne.

— Non-seulement mon ami Monneret fait des vers, continua Cireyjol s'adressant plus spécialement à Mlle Nisson, mais il est aussi très sentimental. Il faut le voir quand il regarde les femmes, quels yeux langoureux et quels soupirs !... — Attrape ça, Monneret ! ajouta à part soi Cireyjol, riant en lui-même des bons traits qu'il s'imaginait avoir décochés.

Ces sots propos toutefois déplaisaient à la jeune personne, qui répliqua en adoucissant néanmoins l'expression de son dépit : Monsieur Cireyjol, c'est vous qui êtes sentimental, dit-on, quand vous parlez à vos jolies compatriotes.

— Tiens ! elle serait jalouse ! s'imagina Cireyjol interprétant à sa façon la répartie de Mlle Nisson.

— Oh ! moi, mademoiselle, je leur parle si simplement... quand je leur parle...

— Quand vous leur parlez, dites-vous ? Il paraît que cela arrive souvent ; mais vous n'en conviendrez pas, et nous sommes trop discrets pour vous obliger à des confidences...

— Décidément elle est jalouse... et je n'ai pas besoin alors de m'inquiéter de la présence de Monneret... Il doit être venu pour affaires...

Cette appréciation de la réponse de Mlle Nisson mit Cireyjol en belle humeur, et il se sentit en verve pour être aimable. Chez Cireyjol, les moyens d'être aimable avec les femmes étaient toujours bruyants, mais ils variaient selon les circonstances. Avec Mlle Nisson, ils consistaient à critiquer et à se moquer agréablement, croyait-il, des Périgourdins ; il s'était avec elle déjà livré plusieurs fois à ce genre d'escrime, et il avait gardé le souvenir d'avoir toujours fait rire la jeune personne, ne doutant pas que ce fût parce qu'elle le trouvait aimable et spirituel ; il crut le moment venu de recommencer.

— Qu'est-ce qu'on dit, que vous allez mettre une statue de plus sur les places de Périgueux ? vous y avez déjà Montaigne (Cireyjol prononçait *Montégne*), et Dieu sait cependant si Montaigne ne serait pas mieux à Bergerac, sa patrie...

— Je n'ai pas entendu parler de nouvelles statues, observa M. Nisson.

— Vous ne voyez pas, mon père, que M. Cireyjol veut se moquer de nous ? fit Mlle Paule.

— Je veux bien voir quelque jour sur vos places celle de Maine de Biran, un Périgourdin, et de Cyrano de Bergerac, un autre Périgourdin aussi, celui-là (et Cireyjol appuyait sur le mot de Périgourdin, pour mieux en faire sentir la malice.) Il ajoutait dans sa barbe :

— Comme je te le blague, les Périgourdins : que Monneret en fasse autant, s'il peut, au lieu de rester à dormir comme on dirait qu'il fait... décidément, il doit être venu pour affaires...

— Des pêches à Périgueux ! s'écria Cireyjol, passant sans façon d'un sujet à un autre.

— Cela vous étonne, monsieur Cireyjol ?

— Je croyais que le soleil de Périgueux n'avait pas la force d'en mûrir.

— Pourquoi ça, monsieur Cireyjol ?

— Té ! parce que le soleil est si pâle et si froid qu'on dirait qu'il grelotte... J'en dirai autant de ce cantaloup qui a l'air d'avoir la jaunisse... Ah ! si vous aviez vu celui que j'ai mangé ce matin à mon déjeuner...

Mais Cireyjol n'a pas achevé de prononcer ce dernier mot qu'on le voit se porter la main au ventre, devenir pâle et sembler en proie à un malaise.

— Qu'avez-vous, monsieur Cireyjol ? fait Mme Nisson.

Il balbutie et dit avec peine :

— Rien... je n'ai rien... ça va me passer, mais il faut que...

— Où voulez-vous aller, monsieur Cireyjol ? continue Mme Nisson.

Cireyjol se penche à son oreille et lui dit quelques mots...

— Jeannette, prenez un flambeau et accompagnez monsieur, fait la maîtresse de la maison.

Vous allez croire, lecteur, après cet incident, que Cireyjol, en reprenant sa place à table, allait rester tranquille ; ce serait bien mal le connaître ; il se fut à peine assis qu'il se redonnait la parole et on l'entendait dire :

— Je me suis promené hier sur Tourny un moment... et j'en ai vu de belles !

— Qu'avez-vous vu, monsieur Cireyjol ?

— Mon Dieu ! que les femmes y sont immodestes !

— Immodestes !

— Quels costumes et quelles allures ! Les mœurs sont ici terriblement relâchées... Savez-vous ce qu'on dit chez nous ?

— Que dit-on chez vous, monsieur Cireyjol ?

— Qu'à Périgueux tous les hommes trompent leurs femmes...

— Oh ! firent en même temps Mme et Mlle Nisson.

Et Cireyjol, mis en goût par ces oh ! qu'il prenait pour un encouragement, ajouta :

— Et que les femmes le leur rendent tant qu'elles peuvent !...

— Mais c'est affreux ! firent la mère et la fille, moitié se fâchant, moitié riant, car avec Cireyjol il n'y avait pas moyen de se fâcher tout à fait.

— Monsieur Cireyjol, vous allez trop loin, fit M. Nisson à son tour ; on ne dit pas ça chez vous... Quelques étourdis, peut-être bien... Mais les gens sensés...

— Pour moi je n'ai jamais entendu rien de pareil, fit Monneret de son côté, en haussant les épaules.

— Si fait moi, je l'ai entendu, répliqua Cireyjol, et j'affirme que... Ah ! mon Dieu ! voilà que ça recommence...

— Quoi donc ?

— Vous savez bien...

— Jeannette, reprenez le flambeau et éclairez de nouveau monsieur.

Cette fois Mme Nisson se permit de rire en disant à Cireyjol :

— Voyez-vous, monsieur Cireyjol, c'est ce que vous nous dites qui vous porte malheur, et c'est bien fait ; vous êtes aussi par trop mauvaise langue.

— Ah ! madame, puisqu'il en est ainsi, je n'ouvrirai plus la bouche de la soirée. C'est à peu près ce qui arriva, en effet, mais il ne fallait pas lui en avoir obligation ; on peut dire que le mutisme lui était à peu près imposé ; il se leva encore trois ou quatre fois de table pour recommencer le voyage que l'on sait, et finalement il se retira indisposé.

Une fois chez lui, Cireyjol raconta ce qui lui était arrivé en même temps qu'il faisait connaître ses vues sur Mlle Nisson.

— Comment ! après ton aventure, tu oserais penser encore à cette jeune personne ? fit l'ami à qui il s'adressait.

— Bah ! répondit Cireyjol ne comprenant rien à ces scrupules de son ami, une indisposition et... ses suites... qu'est-ce que cela a d'extraordinaire ? Est-ce que nous n'y sommes pas tous sujets ?

Et de peur que Monneret, qu'il se connaissait décidément pour rival, prit les devants sur lui, Cireyjol se hâta d'écrire à M. Nisson pour demander sa fille en mariage.

Deux jours après Cireyjol recevait pour réponse un refus dans les formes.

Un peu plus tard il apprenait que Monneret devenait le mari de Mlle Paule.

— Me préférer un Monneret ! s'écria Cireyjol, ah ! les Périgourdines, quel goût !

J. DE LA LIMOGÉANNE.

IDYLLE.

Un rossignol et une fauvette s'aimaient tendrement.

Tous les échos des bois répétaient leurs chansons d'amour.

Aucun voisin ne courtisait la fauvette, toute la gent emplumée la savait fidèle à son ami.

C'était le printemps !

Mais bientôt vint l'hiver, la bise soufflait dur dans les arbres dépouillés de leurs feuilles, et les vermisseaux manquaient souvent au gîte.

La fauvette écouta les propos d'un merle, bien noir et bien méchant, qui l'emmena à la ville et la présenta aux paons superbes, aux

savants perroquets et autres oiseaux de haut volage.

La fauvette revint d'abord égayer quelques fois le nid du rossignol, qui, ravi, lui disait ses nouvelles chansons.

Mais bientôt le merle méfiant empêcha sa protégée de quitter la ville. La pauvre s'y amusa quelque temps ; mais lorsque revint le printemps, les paons, perroquets, merles et autres admirateurs lui semblèrent fats, bavards et ridicules, et sa pensée se reporta là-bas, sous la feuillée.

Elle partit un beau matin à tire d'ailes.

Mais lorsqu'elle posa ses mignonnes pattes sur le bord du nid si connu, elle trouva son amoureux l'œil éteint, l'aile pendante, mort de chagrin dans la solitude immense, ayant gazouillé le nom de sa mie dans son dernier soupir !...

G. DE MONTLÉON.

UN SAC DE BONBONS

Pour un célibataire, il n'est pas de jour plus terrible que le premier de l'année.

C'était du moins l'avis de Maurice en se réveillant en l'an de grâce 1887, après s'être couché en 1886.

Il s'habilla à la hâte, endossa son pardessus, s'assurant d'un nombre suffisant de cartes de visite, et vérifia le contenu de son porte-monnaie.

Dix francs ! une jolie petite pièce en or, toute luisante, brillait isolée au milieu des compartiments.

— Un solitaire ! se dit-il ; Dieu fasse que, dans cette année qui s'ouvre, elle se renouvelle constamment, comme les cinq sous du Juif-Errant.

Et, après l'avoir fait sauter mélancoliquement dans sa main, Maurice la remit à sa place, prit son chapeau et sortit.

Tout en descendant ses cinq étages, il songeait à sa journée ; vingt visites à rendre, huit sacs de bonbons obligatoires et dix francs dans sa poche ; voilà le problème qu'il avait à résoudre ; Archimède lui-même se serait trouvé fort embarrassé.

— Bah ! à la grâce de Dieu !

Au moment où Maurice passait devant la loge de sa concierge, il s'entendit appeler :

— Monsieur Maurice, une lettre pour vous ! Je vous la souhaite bonne et heureuse !

— Merci bien, madame Sertorius ; seulement, il faut me faire crédit ; ce premier de l'an est en avance de quinze jours pour moi.

— Ça ne fait rien, allez ! nous connaissons les jeunes gens.

Maurice, aussitôt dehors, décacheta la lettre ; elle était d'une écriture fine et bien connue, car en la voyant sa figure s'éclaira.

— Angèle, cette bonne Angèle, elle ne m'a pas oublié ! Comment, si j'irai la voir ! Décidément l'année commence bien.

Le temps était splendide, mais très froid, il soufflait un vent glacial qui vous coupait la figure.

Devant Boissier, Maurice s'arrêta ; il y avait foule, il prit sa place et, piétinant, attendit patiemment que son tour vint d'échanger une livre de fondants contre la moitié de sa fortune.

— Je ne puis faire autrement que d'offrir à M^{me} Deligny un sac de bonbons ; elle m'a reçu toute l'année et l'on dine très bien chez elle. Il est vrai que chez Mme Dulcet on est également bien accueilli et elle a une manière de vous regarder qui... Bon ! j'oubliais. M^{me} Meny... Elle a une charmante fille, madame Meny ; je crois même que, la semaine dernière, elle a fait allusion aux fondants de Boissier. Un sac de bonbons pour trois jolies femmes.

Tout en monologuant ainsi, son tour était arrivé, et Maurice sortit de chez Boissier la bourse plus légère, mais la main chargée d'un sac de papier glacé qu'entourait un joli ruban rose.

La première personne qu'il rencontra en sortant du magasin fut M. Deligny, son chef de bureau au ministère des postes.

— Que je suis heureux de vous rencontrer, j'allais justement chez vous pour vous présenter mes vœux. Vous me permettez, n'est-ce pas, d'offrir à M^{me} Deligny ce faible hommage de...

— Comment donc ! elle va être enchantée. Vous êtes un garçon charmant.

Il est dans la vie de ces hasards bizarres ! Maurice n'avait pas fait dix pas, qu'il se trouvait nez à nez avec M. Meny, un protecteur sérieux.

— Bonne année, mon garçon, dit M. Meny en l'abordant. Où allez-vous comme cela ?

— Chez-vous. Je suis enchanté de vous voir. Vous m'autorisez, je pense, à donner ce sac de bonbons à M^{me} Meny ? C'est un faible témoi-

gnage de la reconnaissance que...

— Vous êtes vraiment trop aimable et ces dames seront ravies. Je vous quitte, car j'ai beaucoup de visites. On vous verra cette semaine ?

— Mais oui.

— Au revoir !

— Au revoir !... Tiens, c'est drôle ! se dit-il, mon sac de bonbons est annoncé et ma foi, l'intention étant réputée pour le fait, je puis maintenant, sans remords, le porter chez M^{me} Dulcet. Qui sait ? elle m'en sera peut-être reconnaissante, elle a de si jolis yeux.

Et Maurice tournait le coin du boulevard Haussmann et de la Chaussée-d'Antin et allait entrer chez Mme Dulcet, lorsqu'un monsieur d'un âge vénérable sortit de la maison.

— Tiens, c'est vous ! Vous alliez chez ma fille ? Pas assez matinal, mon ami, Mme Dulcet est chez sa belle-mère ; mais vous pouvez toujours déposer chez elle ce paquet qui vous incommode.

Et le vieillard, saluant amicalement Maurice, s'éloigna.

Ce dernier était resté son sac à la main, sur le pas de la porte, réfléchissant, lorsqu'il se sentit pris sous le bras.

— Que tu es gentil, Maurice, d'avoir pensé à moi. As-tu reçu ma lettre ?

Et, tout en faisant des yeux câlins, une jeune personne blonde comme Cérès, débarrassait Maurice de son paquet.

Maurice répondit par un baiser.

— Je te garde et tu déjeunes avec moi.

Une heure après, Maurice écrivait sur trois enveloppes, contenant sa carte, les adresses de MM. Meny, Deligny et Dulcet.

Sa concierge ne le revit que le 15, juste pour lui remettre un pli chargé.

Lorsque Maurice rencontra ses amis et que, railleusement, on le remerciait de son cadeau.

— Pardonnez-moi, disait-il à l'oreille du railleur, mais j'étais dans une détresse complète, et au moment où j'entrais chez vous, mon sac à la main, un butor, en passant, me le fit tomber ; et ma foi, je n'ai plus osé me présenter devant ces dames.

— Si vous êtes excusé ! on vous attend à dîner ce soir.

L'an de grâce 1887 sera une année de bonheur pour Maurice.

Florian PHARAON fils.

RÊVE AMOUREUX

A Madame G...

Avez-vous lu, Madame, dans les chroniques de la régence, les recits de ces fêtes où les grandes dames du dix-huitième siècle en de légers atours jouaient les romans de la mythologie galante ?

Nous revoyions par la pensée cette époque d'amour et nous vous admirions sveltes et gracieuses lorsque vous nous êtes apparue glissant les danses de jadis.

Savez-vous, belle dame, que la poudre vous sied à ravir ; et que si j'étais indiscret, je voudrais rechercher dans les nids charmants de votre corps adorable, les sœurs jumelles de ces mouches assassines qui ornaient votre visage ?

Vous trouvez mon audace extrême ; que voulez-vous, je vous ai vue charmante, dans l'éblouissement d'une fête, belle comme une reine, adorable comme une déesse.

Votre regard velouté se promenait indifférent sur cette foule d'adorateurs affamés pour en voler une étincelle.

Fière comme la lionne du désert, vous passiez dédaigneuse au milieu de tous ces beaux séducteurs.

Par cette affinité mystérieuse qui réunit les êtres, vous avez compris l'aimant qui m'attachait à vous.

Il est des choses qui se murmurent sans se dire tout haut ; laissez mon cœur s'ouvrir en des accents sincères — permettez-moi de vous écrire, moi l'inconnu, ce que je pense ; le monde entier s'écroulerait sur mon orgueil d'amoureux, qu'il ne me ferait vous nommer.

Mais, vous êtes, madame, le rêve qui charme mon sommeil, vous êtes la pensée qui enchante mon âme.

Ah ! si j'osais, je vous parlerais des beautés de cet amour idéal que vous ignorez encore ; — je vous dirais de quelles forces dispose l'aimant heureux, quelles joies ineffables il peut échanger avec son amoureuse maîtresse.

Mais vous ne voulez pas me comprendre, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas ces enlacements divins où les âmes s'entrelient dans un muet baiser.

Plaisir charnel, tel est le nom que le profane décerne à cette union extrême, l'acte le plus

immatériel de la vie, ce bonheur délicieux où la divinité envahit deux êtres pour n'en faire qu'un seul, et, dans une délirante étreinte, les transporte dans un paradis de célestes jouissances.

Alors, Madame, l'humain n'existe plus, la chair n'est que l'instrument unissant deux âmes aimantes, le monde entier est mort, et il ne reste plus que l'amour, l'idéal... vous...

Fontcarbonnières.

BALLADE.

« Si je meurs, me disait-elle,
Je reviendrai quelquefois
Pour chercher une étincelle
De l'amour que tu me dois. »

Vint le jour ! Au cinetière
On emporta ses appas.
Et je suivis seul la bière
Nu-tête et pleurant tout bas ;

Je songeais à nos caresses
Oh ! nos caresses d'autan ;
Nous épuisions les ivresses,
Alors nous nous aimions tant !

Toutes les concupiscences
Ont uni nos corps fanés
Et toutes les jouissances
Humaines nous ont charmés.

Bien souvent dans la nuit sombre
J'écoutais seul et tremblant,
Mon regard dans la pénombre
Cherchant son fantôme blanc,

Et j'entendais mon cœur battre
Comme un pas sur le palier
Et la pendule d'albâtre
Dans son tic-tac régulier.

Mais enfin elle est venue
Furtivement, une nuit,
Toute froide et toute nue
Dans mon alcôve, sans bruit.

Posant sa lèvre glacée
Sur ma bouche et sur mon cou,
Mon amante trépassée
De baisers m'a rendu fou.

Voilà pourquoi je vous aime,
O b'ondes comme les blés !
A vous toutes ce poème,
Belles qui lui ressemblez !

Brousseau.

ÉCHOS ET POTINS.

Nous avons lu, dernièrement, la sentence suivante, écrite au crayon, dans l'album de M^{me} ... :

« Il faut agir toute la vie comme on agirait au moment de sa mort. »

Et au-dessous, un farceur avait ajouté :

« Signé : Abbessé de Jouarre. »

Le petit R... est fort mal élevé, bien qu'il pose pour la fleur des pois.

Il a l'habitude, très distinguée, d'ailleurs, de tenir continuellement ses mains dans ses poches.

L'autre jour, comme il était en visite chez des amis :

— Mon Dieu ! monsieur, lui dit en souriant la maîtresse de la maison, vous avez donc froid aux mains ?

— Oh ! non, chère madame ; mais j'ai ton ours la main sur mon porte-monnaie... par prudence !

Entre anarchistes :

— Est-ce bien possible, mon vieux Floupin ?... Toi, un pur, un vrai sans-culotte, tu es abonné à un journal de modes ?

— Je vais t'expliquer... Ça flatte mes passions... C'est un régal pour moi de voir des patrons... découpés.

Un haut personnage, qui a encore plus de dettes que de prétentions, disait hier, dans un déjeuner intime :

— Quand je serai ministre...

— Eh bien ! rien ne sera changé, dit la petite B... ; il y aura toujours des huissiers dans dans ton antichambre !

— Lévy, sais-tu la différence qu'il y a entre un pécheur et un sourd ?

— Non !

— Le pécheur tend sa ligne et le sourd n'entend pas.

Le Gérant : BILLAMBOIS.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C.

RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES, A PÉRIGUEUX.

ANCIENNE IMPRIMERIE DUPONT & C^{IE}

MAISON FONDÉE EN 1798,
E. LAPORTE, GENDRE & PETIT-FILS, DIRECTEUR.

TYPOGRAPHIE.

Tous les ouvrages d'Administration ou autres et du Commerce. — Tous les Modèles nécessaires à MM. les Maires, Percepteurs, Notaires, Huissiers, etc.
— Atelier spécial pour les Grandes Affiches.

CALENDRIER DE LA DORDOGNE

Recueil des Corps administratif, Judiciaire, Militaire, Religieux, de l'Industrie et du Commerce du Département, publié avec l'autorisation de M. le Préfet.

ATELIER DE CLICHERIE.

La Maison E. LAPORTE, de Périgueux, possède un Atelier spécial de Clicherie, parfaitement outillé et offrant de grands avantages aux industriels et aux commerçants pour leurs réclames ou annonces.

(La présente annonce sort de notre Clicherie.)

LITHOGRAPHIE.

Factures, Mandats, Lettres de faire part, Registres, Têtes de Lettres, Enveloppes, Dessins, Portraits, Diplômes, Cartes de Visite à la minute ou gravées, Pancartes et Étiquettes ordinaires et Chromo.

SPÉCIALITÉ DE DESSINS POUR CHEMINS DE FER.

Plans, Profils, Cartes de tracé, Travaux d'arts, etc., en noir et plusieurs couleurs.

AUTOGRAPHIE.

Dessins, Tableaux et Écritures pour Jugements, Significations, etc.

ATELIER DE RELIURE

Pour Registres, Tableaux d'Administration, Cartonnages, Boîtes de Bureau, etc.

L'ÉCHO DE LA DORDOGNE

JOURNAL POLITIQUE, QUOTIDIEN.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 8 francs par trimestre pour Périgueux, 9 francs pour le Département.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA DORDOGNE

Paraissant tous les mois. — Prix, 5 Francs par an.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

BULLETIN DU COMICE CENTRAL AGRICOLE DE LA DOUBLE

SEPT PRESSES MUES PAR LA VAPEUR